

DAVID  
GOUDREULT

STANKÉ

LA  
BÊTE  
ET SA  
CAGE







**LA  
BÊTE  
ET SA  
CAGE**



DU MÊME AUTEUR

*La Bête à sa mère*, Stanké, 2015.

*S'édenter la chienne*, Écrits des Forges, 2014.

*Premiers soins*, Écrits des Forges, 2012.

« À l'endroit de nos visages », *Lèvres urbaines*,  
vol. 44, Écrits des Forges, 2012.

*Mines à vacarme*, Universlam (France), 2012.

DAVID  
GOUDREULT

LA  
BÊTE  
ET SA  
CAGE

STANKE  
Une société de Québecor Média

*À Perpétuité*

## Prologue



J'ai encore tué quelqu'un. Je suis un tueur en série. D'accord, deux cadavres, c'est une petite série, mais c'est une série quand même. Et je suis jeune. Qui sait jusqu'où les opportunités me mèneront ? L'occasion fait le larron, le meurtrier ou la pâtissière. C'est documenté.

Depuis quatre jours déjà, mon univers est réduit à une cellule d'isolement. Mon avocat vient tout juste de m'apporter papier et crayons. Il prétend que ça m'aidera à tuer le temps et que ça pourrait nous être utile au procès. Mes écrits intéressent les légistes et les spécialistes de tout acabit. J'ignore ce qu'ils en tireront, mais mon juriste endimanché me garantit que ce sera du vrai bonbon pour les psychiatres.

La dernière fois que j'ai commis un meurtre, j'avais tout noté. Les experts s'en sont inspirés pour la rédaction de leurs rapports psychologiques. Rapports ayant contribué à déterminer ma peine. La peine, ça ne se calcule pas.

Ils ont affirmé que mon récit était d'une transparence, d'une candeur désarmantes. Ça aurait joué en ma faveur. Paraîtrait que j'ai une capacité d'introspection minimale bien que je m'exprime à foison. C'est grâce à mes études en rien du tout. Autodidacte de la tête aux pieds. Je bombais le torse au tribunal, pas peu fier.

Puis ils ont égrené le chapelet de diagnostics : dysphasique, troubles d'adaptation impliquant des symptômes du spectre de l'autisme, troubles de la personnalité antisociale et narcissique. Malgré mon jeune âge, les spécialistes s'entendaient pour broser le portrait d'une psychopathie complexe. C'était moins flatteur.

J'ai pris seize ans dans la gueule. Paf ! On m'assure que ça aurait pu être pire. Ce sera pire d'ailleurs, cette fois, avec la récidive. Je pourrais ne jamais être remis en liberté. La liberté, c'est dans la tête. Et j'ai le crâne vaste.

En attendant qu'ils finissent l'enquête et déterminent à quel degré d'homicide ils vont me cuisiner, je marine en isolement. Autant écrire.

Je dirai la vérité, toute la vérité, rien que ma vérité. Ce manuscrit peut être remis au juge, aux jurés, aux experts-psychiatres et à un éditeur. Je parie que ce sera un long procès et un bon livre.



Question sodomie, je suis un homme passif ; j'attends que ça passe. Dès mon atterrissage en prison, j'ai conclu que c'était la meilleure attitude à adopter. Me débattre excitait mon agresseur. Déjà que je n'éprouvais aucun plaisir, je n'allais pas attiser le sien.

La société est pleine de préjugés face aux enculés. On ne fait rien de mal pourtant. Ce sont les enculeurs qui se salissent les mains, entre autres. Particulièrement dans les cas d'agressions sexuelles, comme celles que je subissais depuis mes premières heures de détention. Toutefois, les préjugés pèsent toujours sur le dos de l'enculé, et c'est le cas de le dire. Je n'ai jamais voulu l'être et n'ai rien fait pour en arriver là. C'est très néfaste pour l'estime de soi, être enculé. Cependant, on ne traite jamais personne d'enculeur. C'est une injustice profonde. Pour mon malheur, ce n'est pas demain la veille que nous verrons se lever des groupes de défense des enculés.

Le colosse qui s'appliquait à me sodomiser portait le pseudonyme de Papillon. Il ne faut pas se laisser attendrir pour si peu, il tenait son surnom de sa toute première condamnation : il avait éborgné son amoureuse avec un couteau papillon. Surprise à regarder des photographies d'un ancien conjoint. Papillon n'appréciait guère ce genre de nostalgie. La pauvre femme a survécu, mais a perdu un œil dans l'opération.

Donc, depuis près de six mois déjà, la brute surnommée Papillon s'affairait à m'assouplir les sphincters. Pénible, mais on s'habitue à tout, surtout si la répétition est soutenue. Le papillon en question avait besoin de me butiner au quotidien. Avec le temps, c'était devenu agaçant, mais tolérable. Pour le corps. La tête, elle, ne s'habitue jamais à se faire violer.

Les optimistes vous le diront : ça pourrait toujours être pire. Si Papillon ne m'avait pas choisi comme petit chéri, je n'aurais pas profité de sa protection. Tous les autres détenus auraient pu prétendre à mon cul. Et Papillon était un lieutenant important du clan de Bizoune. Alors, même si sa libido souffrait d'obésité morbide et qu'il me forçait à m'épiler le pubis et la raie, en étant sous ses ordres, je faisais un peu partie du gang, par extension. J'aspirais, dans un avenir plus ou moins rapproché, à établir des relations professionnelles plutôt que sexuelles.

Je tiens à préciser qu'en prison, ce n'est pas de l'homosexualité. C'est de la gestion des surplus de testostérone en circuit fermé, de l'intermittence circonstanciée. Sauf si on possède des antécédents avant d'aboutir en-dedans. Et même chez les habitués

de l'arrière-boutique, il y a un continuum, tout un monde de différences. On y retrouve des gais, des fifs, des fefis, des tapettes et des homosexuels. Il ne faut pas tout mélanger, même s'ils s'emboîtent parfois les uns dans les autres. Moi, je ne suis rien du tout. Juste un hétéro viril en fâcheuse position. Papillon, lui, c'est un hétéro très viril malgré sa calvitie, qui est enfermé depuis quatre longues années, faut le comprendre.



Sous la protection de Papillon, je n'avais rien à craindre, sauf lui. Amplement suffisant. On a tort de croire que ceux qui jappent ne mordent pas. Papillon, il jappait et mordait tout le temps. Physique de rottweiler croisé avec la personnalité d'un chihuahua hargneux sur six pieds de charpente. Il gueulait, gueulait, gueulait et s'il avait la chance de mordre une patte, il partait avec le mollet. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu de mère ; il est le résultat de l'accouplement entre un chef viking et un forgeron ostrogoth. Une caricature de monstre comme on en croise à la douzaine dans les centres de détention. À force de péter des cochés, il avait du lousse dans l'engrenage. Je l'ai vu fracasser la tête d'un détenu contre un miroir parce qu'il se brossait les dents trop lentement. Même pas pour avoir la place, Papillon ne se brossait jamais les dents.

J'ai moi-même goûté à sa médecine la première fois que j'ai osé me refuser à lui. J'avais beau hurler, me débattre, lui rappeler que je venais à peine de tuer une vieille femme sans défense, il n'était guère impressionné. Il me l'a signifié d'un vif coup de tête dans la mâchoire. Il me manque encore une palette et demie. L'État devrait me payer de nouvelles dents sous peu. C'est un des avantages sociaux des parias de la société, le dentiste gratis.

Ça ne paraît pas à l'écrit, mais depuis, je siffle davantage que je ne parle. Je fais des efforts pour articuler et réduire l'effet de ventilation. C'est difficile d'établir ma réputation de gangster avec cette fuite d'air. Les menaces sont toujours moins senties lorsque sifflotées. *Ve vais t'affaffiner, enfant de ssshienne !* Vous voyez...



Le plus grandiose dans la musculature de Papillon, ce sont les tatouages. Sa peau en est couverte. Des dragons, des guidounes, des signes tribaux, des crânes. Même dans le visage. Des barbelés lui montent de la nuque jusqu'aux sourcils en contournant les orbites. Et comme une trinité de cerises sur le sundae, trois larmes au coin de l'œil droit, pour chacun de ses meurtres.

Moi, je manque de confiance et de tatouages. Quand j'aurai le corps ritualisé à mon goût, j'aurai

moins peur de m'affirmer. J'en aurai moins besoin, ma peau parlera pour moi. Je pourrai déployer mon estime et mes ambitions. Je sais que je suis un génie du crime, peut-être même un génie tout court. Ça se sent, ces choses-là. Je sens fort. Et je ne suis pas prétentieux ; je ne prétends rien, j'affirme !

Un jour, je brandirai mes réussites et mes tatouages à la face du monde. Je serai couvert de barbelés aussi, mais je mettrai des aigles et des chevaliers en plus. Dans le dos, des traces de balles autour d'un grand samouraï armé d'un katana japonais. Pour faire face aux salauds qui voudraient m'attaquer par-derrière.

Et entre le pouce et l'index brillera l'étoile des prisonniers. Symbole réservé aux vrais, aux impénitents. Ceux qui ont fait du temps dur, du pénitencier, pas des vacances dans une prison provinciale. Les sentences de moins de deux ans, c'est pour les fifs. Tant qu'à faire de la prison, autant en faire de la vraie.

Faut pas se fier aux appareils ; les bijoux c'est une chose, mais les tatouages c'est de l'encre. On peut enlever une bague du gars, on n'enlèvera jamais le gars de son dragon. Un gars tatoué est toujours plus dangereux. C'est un rappel ; il faut rester à la hauteur de ses couilles, être un homme.

J'allais d'ailleurs me faire tatouer à quelques reprises, avant mon prochain meurtre. J'avais de la chance, ils sont rares les secteurs avec un artiste de l'aiguille sous la main. Surtout dans une « aile de protection pour détenus souffrant de troubles de santé mentale ». Ça leur faisait tout un en-tête, aux fonctionnaires de Donnacona.

C'était injuste, ça aussi, m'enfermer avec des coucous plutôt que de me laisser établir des contacts dans les secteurs normaux. Mon avocat s'est planté, on n'a pas voulu me reconnaître fou en cour, mais on me fout dans une aile de malades mentaux ! Il y a davantage de contradictions dans notre système de justice que dans les émotions d'une jeune histrionique mens-truée par un soir de pleine lune. Pourquoi j'étais en prison plutôt qu'en psychiatrie ? Pourquoi Untel en psychiatrie et son complice en prison ? Pourquoi Pédo en pénitencier plutôt qu'en thérapie ? Et si on tient tant à départager les malades mentaux des criminels, pourquoi des secteurs réservés aux coucous dans tous les établissements de détention du pays ? Ils essaient de nous jouer dans la tête ; les fuckers sont plus dangereux que les fuckés.

La justice est une science exacte, qui se trompe à chaque fois.

Et puis malade mental aux yeux de qui ? C'est qui, la norme, qui peut prétendre être sain d'esprit ? Toute la société est infectée. À petite échelle, je suis un malade mental, mais avec un peu de perspective, je deviens un symptôme social. Je suis le fruit défendu de votre arbre pourri jusqu'aux racines.

Trêve de réflexions éthiques. Je devais purger une peine de seize ans avec des coucous du cervelet. Mais je demeurais sûr d'en faire seulement les deux tiers, peut-être moins. Je participais aux activités thérapeutiques et je léchais abondamment les bottes de mon agente de services correctionnels. J'aurais une réduction de peine. En plus, j'avais un plan d'avenir :

je ferais des conférences et des ateliers de croissance personnelle à ma sortie. Mon agente doutait de l'abondance de demandes pour un cas comme moi. Elle n'entamait en rien mon optimisme. Les récits de résilience avec des parcours tortueux, ça excite la populace et fait mouiller les journalistes. On aime les modèles, surtout les modèles accidentés bien débosselés par le système. Ça sécurise les contribuables. J'allais leur sortir le grand jeu !



Le look des prisons, ça déprime. Dehors comme dedans. C'est presque aussi laid et austère que l'architecture des polyvalentes. Ciment peint en beige, si ce n'est carrément des blocs de béton nus. Le tout parsemé de portes blindées munies de minuscules vitres grillagées pour laisser passer un rai de lumière.

Notre secteur s'étirait en longueur à partir de la guérite, voisine du bureau où les agents effectuaient les rencontres de suivi. La guérite est un poste de contrôle central d'où un agent a vue sur deux secteurs à la fois. Il est responsable du déverrouillage des portes et, accessoirement, complète la surveillance des agents sur le plancher. On ne pouvait jamais savoir qui occupait la guérite car l'agent de service est planqué derrière des miroirs sans tain. Miroirs devant lesquels on se faisait un devoir de se décrotter les dents ou les parois nasales.

Contigu à cette fameuse guérite se trouvait le bureau des agents correctionnels. Bureau est un bien grand mot. Puisque c'est l'endroit où les agents rencontrent les détenus, seul à seul, tout y est pensé en fonction de la sécurité. Pièce exiguë, large table sur laquelle ne traînent qu'un téléphone, des dossiers et un bouton panique. Deux chaises de plastique. Et c'est dans ce décor minimaliste que repose la réhabilitation des pires criminels du Québec. Joli mausolée.

Le bureau et la guérite font face à l'espace commun où quatre tables de ciment entourées d'autant de bancs chacune constituent le seul mobilier, pareil qu'au McDonald. Avec la télévision, bien sûr, primordiale. Cette aire de vie était cernée par nos cellules, six de chaque côté. Deux détenus par cellule, à l'exception près.

En cellule, l'organisation des couples n'était pas le fruit du hasard. Mais toujours moyen de moyenner, disent ceux qui ont les moyens. Moi, j'étais en cellule avec Philippe le Philippin, bien que Papillon y passait beaucoup trop de temps aussi. Officiellement, ce garde du corps qui s'acharnait sur le mien partageait sa cellule avec Bizoune, big boss de la place. Denis cohabitait avec Giuseppe. Molosse avec Louis-Honoré. Timoune avec Gilbert. Et Pédo dormait seul, pour sa propre sécurité.

Faut éviter de s'attacher à ces personnages ; plusieurs disparaîtront en cours de route. Un homicide est si vite arrivé.



Je partageais ma cellule avec le tatoueur, ce qui allait se révéler lourd de conséquences. Il faut reconnaître qu'il avait du talent pour un immigré de pays pauvre. Il n'avait même pas suivi de cours d'art plastique sur son île de démunis. C'était un Philippin, même s'il avait perdu tout exotisme et parlait avec un accent de Laval. Bref, c'était un Philippin et on l'appelait Philippe. Sa mère n'avait pas choisi ce petit nom, mais c'était plus pratique. Son véritable prénom était imprononçable et Philippe le Philippin, ça sonne bien. Il ressemblait exactement à l'image qu'on se fait de ces Chicanos voisins du Honduras : plutôt chétif, brun, imberbe et insignifiant.

Notre aile abritait aussi un Italien. Un vrai Italien avec les cheveux gras, noirs et tout, mais il n'avait rien à voir avec la mafia. C'est con. Encore moins de valeur qu'un Philippin, un Italien sans connexions. Si j'avais la chance d'être rital, depuis longtemps j'aurais fait mes preuves : tué pour la famille, saigné sur une photo de la Vierge, prêté serment, et je serais en règle. *Cossa Notra* tatoué sur le cœur et une belle grosse mamma mia aux cuisines. Des meurtres et des spaghettis en masse. Comble de connerie, notre Italien sans contacts s'appelait Giuseppe mais avait juste vingt-sept ans. T'as pas le droit de t'appeler Giuseppe si t'es pas septuagénaire, c'est trop laid. Même pour un Italien.

Avec Giuseppe et Philippe, on ramait sur le même bateau. Sur le même radeau, en fait. Mercenaires

vulnérables entre deux gangs. Petits chéris en survie, attendant d'être incorporés, transférés ou assassinés. La loi de la rue est dure en-dedans. L'été s'annonçait chaud, surtout pour nous qui devions naviguer en eaux troubles.



D'un côté, Bizoune le tout-puissant, avec Papillon et Denis sous ses ordres. Il avait hérité du surnom de Bizoune à l'époque où il travaillait avec Mom. Pas Mom Boucher, Mom Paquette. Les criminels sont créatifs, mais il y a un fort recoupement parmi certains pseudonymes : Le Kid, Fonfon, Le Fou, Machine, Tiger, Coco, Le Gros et Mom, par exemple. Bizoune, c'est plus rare. Son surnom complet se déclinait ainsi : Le gros Bizoune. Il avait pesé lourd lors de la guerre des motards, à la solde des Italiens. Ses détracteurs préféraient l'appeler la grosse Bizoune, ce qui était moins respectueux.

Bizoune avait une tête à la place du cœur. Chez ce calculateur de premier ordre, chacune des actions visait un objectif précis. C'était un boss, ça va de soi. Tout comme moi, il n'avait rien à foutre dans un secteur d'affectés du cervelet.

Résumé de l'organigramme : Bizoune au sommet, Denis à sa droite, Papillon à l'exécutif, et puis moi, officieusement, sous Papillon. Trop souvent à mon goût. Gang blanc ascendant aryen administrant

le trafic de stupéfiants et de téléphones cellulaires. Bizoune, notre chef, tenait sa puissance de la force physique de mon amant, mais surtout de ses contacts privilégiés, à l'extérieur comme à l'intérieur des murs. Le temps qu'il fasse son temps, il s'en remettait à de vrais Italiens d'origine contrôlée et mafieuse, fiduciaires de ses affaires dans l'est de la ville. Il avait un agent correctionnel corrompu dans sa poche aussi : Tony, qui le tenait au courant de tout ce qui se passait en-dedans. Sous son commandement, les Blancs menaient le bal.

Les Noirs nous faisaient face. Des faces de carême. Bizoune tolérait Molosse et ses sbires, Louis-Honoré et Timoune, tous Haïtiens. Pointilleux, Molosse revendiquait son origine de La Réunion, une ville importante de l'archipel d'Haïti. En bons Blacks, ils œuvraient dans le proxénétisme. C'était d'ailleurs Molosse qui avait négocié avec Papillon l'exclusivité de mon cul. Les négros se spécialisaient également dans les contrats : tabassages et meurtres. La demande était faible en ce moment. Dans une aile contenant onze détenus, on finit vite par trouver un équilibre.

Les Noirs avaient aussi mainmise sur les profits liés aux tatouages. C'est eux qui fournissaient l'encre, composée d'huile et de cendre de cigarette lorsque les stylos manquaient, ainsi que le moteur et les cordes de guitare servant à encrer la peau. Il fallait passer par les Blacks pour se faire encrer par le Philippin. Papillon avait tout de même réussi à se négocier un bon prix pour la croix gammée qu'il arborait à l'omoplate.



Moi, j'aime les Noirs d'allégeance hip-hop. J'aurais voulu être membre d'un gang de rue, mais on m'a vite signifié qu'on n'était pas dans la rue et que ces Noirs-là étaient des nègres, qu'il m'était interdit de les fréquenter, que je devais rester avec ceux de ma race. C'était sans appel.

Dommmage, je rêvais de rapper en créole avec de vrais Noirs. Je me sentais près d'eux, j'ai le rythme dans le sang. Toute mon existence prend son sens quand j'écoute du rap. J'en écris aussi, je prépare toujours mon premier album. On n'aura jamais rien entendu de pareil ; plus unique qu'une carte recrue de Wayne Gretzky signée par Mario Lemieux, avec son sang. Fort de ma crédibilité de détenu, je vais exploser le palmarès !

Comme Timoune et Louis-Honoré, je me rasais la tête. J'avais l'air moins roux et c'était plus pratique pour les batailles. Molosse n'avait pas à faire de prévention capillaire en ce sens, il se laissait couler de longs dreads jusqu'au milieu du dos. Personne n'aurait osé s'en prendre à lui ; son père avait supervisé son éducation en lui faisant arbitrer des combats de chiens. D'où son surnom, ses cicatrices et sa fâcheuse tendance à mordre les gens au visage.

Même si je n'avais pas le droit de les approcher, je restais hip-hop dans l'âme. Ce n'est plus tellement noir non plus, le hip-hop, de toute façon. On les a bien dépouillés, comme pour le blues, le jazz, le soul, le be-bop, le rock'n'roll, le funk, le disco, le reggae

et tout le reste. Ils se dépouillent bien, les Noirs, c'est historique. De surcroît, aujourd'hui, les meilleurs rappeurs du monde, ce sont Eminem, Akhenaton et Manu Militari, trois petits Blancs de souche. Je n'avais pas besoin de main-d'œuvre noire pour devenir un bon groupe de rap ou faire carrière solo. J'aurais l'âme noire, mais l'affiliation blanche, c'est tout.

Du Wu-Tang au Ku Klux, c'est la même chose, juste un besoin de clan. *Same same but different*, résumeraient les Chinois. Mais bien que chaque gang trafiquait avec l'autre à l'occasion, la tension était palpable dans notre secteur. Ça risquait d'éclater à tout moment. Sous les dettes, les arnaques, les agressions et les symptômes psychiatriques, la soupe aux troubles bouillonnait. Si vous enfermez onze psychopathes dans cinq cents mètres carrés, il ne faut pas vous attendre à ce qu'ils fondent un club de tricot. Sur-tout si vous mélangez les couleurs.



En orbite autour de ces deux clans exploitant les immigrés et moi, deux agents libres : Gilbert et Pédo. Gilbert la boboché et Pédo tout court. Pédo était surmédicalement, laid et méprisé ; aucun clan ne le désirait dans ses rangs. Sélection naturelle, il s'isolait de lui-même.

Pour ce qui est de Gilbert, il préservait son indépendance grâce à ses talents de brasseur. Cet alchimiste de fortune produisait le meilleur alcool artisanal

des pénitenciers canadiens. Faut reconnaître qu'il existe peu de dégustations officielles, alors c'est facile de s'arroger le titre. Quoi qu'il en soit, Gilbert avait la recette et le pouvoir de négocier les prix aux amis ou de pisser dans la ration des ennemis. D'où son statut d'agent libre.

Cette histoire de boboche me causait quelques ennuis d'ailleurs. J'étais d'accord pour cotiser à la production avec mes oranges, pommes et tomates, pour avoir ma part. Mais je refusais de donner du pain. Je le réservais à mes oiseaux, que j'apprivoisais dans un coin de la cour. Des tourterelles tristes. *Rhouuu rhouuu houu*. J'aime leur chant et j'ai besoin de contacts avec les animaux. Je devais esquiver la surveillance du brasseur et des deux clans rivaux, unis dans leur besoin d'avoir un maximum de boboche disponible.

Je préfère la dope, même si l'alcool est une drogue comme les autres, à peine plus dangereuse et débilitante. Mon sevrage de l'une comme de l'autre était pénible. Ma consommation avait chuté radicalement depuis mon incarcération. Alors oui à la boboche et aux médicaments qui pouvaient me passer sous le nez. En prison, pas de place pour les caprices. C'était ma plus pénible adaptation, j'avais besoin de me geler, question de survie ou de mort. J'étais prêt à tout. Ça demande des efforts, se décrisser assez pour s'en crisser.

Je volais, faisais des extras et quêtais une petite ligne par-ci, une puff par-là. Y a pas de honte, la quête de drogue n'est pas moins noble que celle du Graal.



Finalement sévit un troisième gang dont il faut tenir compte, le seul ayant le droit de porter ses couleurs : les agents correctionnels, ou gardiens, ou screws, ou gros-câlisse-de-chien-sale-m'en-vas-tuer-toute-ta-famille-en-sortant, selon l'humeur. De sympathiques décrocheurs qui rêvaient d'être policiers. Les voilà en habits gris, pas de gun, pas de grosse paye, pas de reconnaissance sociale, mais il leur reste les bandits, déjà enfermés, à surveiller.

En plus de l'agent dans la guérite, on en comptait six qui se relayaient dans notre aile particulière, la wing des coucous. Six courageux fonctionnaires sur le plancher, avec les bêtes. Quatre hommes et deux femmes. Une vieille matante obèse assistée d'une jeune défavorisée du faciès. On dit que la beauté est à l'intérieur, elle n'était pas à l'intérieur de cette prison-là ! Donc, une inutilisable et une jeune moche, mais on s'en contentait. Ça se masturbait ferme sur son cas. Édith, ma chère, mon inoubliable, mon agente particulière. Édith. Elle devait se faire draguer davantage sur un quart de travail en prison qu'en deux semaines à Cuba. C'est thérapeutique pour les femmes laides de travailler dans un pénitencier.



Voilà, tous les personnages sont en place. J'en passerai un en cours de route. Mourra, mourra pas ? Suspense ! J'espère avoir le temps d'écrire toute l'histoire avant de comparaître. Ça me fera du bien de retourner au tribunal, faire des tours de fourgon et profiter de l'air conditionné. Briser la routine à défaut de mes chaînes.

Être emprisonné, on s'y habitue. Même dans la promiscuité, avec les pires chiens de la lie humaine. Mais se le faire rappeler trente fois par jour, à chaque porte qui se barre, à chaque contrôle, à chaque couvre-feu, ça finit par peser lourd dans la balance, même celle de la justice. Et par un été caniculaire, avec les gars qui suaient, puaien et n'en finissaient plus de traîner leurs carcasses irritables, le temps fondait lentement. C'est dur la prison, encore plus dur que Papillon.

« J'ai encore tué quelqu'un. Je suis un tueur en série. D'accord, deux cadavres, c'est une petite série, mais c'est une série quand même. Et je suis jeune. Qui sait jusqu'où les opportunités me mèneront ? L'occasion fait le larron, le meurtrier ou la pâtissière. C'est documenté. »

La prison brise les hommes, mais la cage excite les bêtes.



David Goudreault est travailleur social, poète et romancier. Son premier roman, *La Bête à sa mère*, a connu un vif succès tant auprès de la critique que des lecteurs ; il a remporté le Grand Prix littéraire Archambault ainsi que le Prix des nouvelles voix de la littérature du Salon du livre de Trois-Rivières, et a été présélectionné pour le prix France-Québec. *La Bête et sa cage* est son deuxième roman.

